



Acte premier.

(Les jardins de la villa du Baron de Jemappes, aux environs de ^{Murder} Paris; au lointain, les bâtiments de l'hôtel. Au dernier plan, l'arrière d'une estrade avec accès par un escalier mobile, destiné aux chœurs et aux artistes qui prêtent leur concours à la fancy-fair. Nombreux sièges; échoppe partiellement visible au deuxième et troisième plan. Au lever du rideau, Madame Huchart est en scène avec le maître d'hôtel, deux domestiques et deux bonnes; elle s'agite et donne des ordres d'une voix désagréable de commandement)

Scène première.

Madame Huchart, le maître d'hôtel, deux larbins, deux bonnes, puis une femme de chambre, Madame Duboret, et le baron de Jemappes).

LE MAITRE D'HOTEL. Monsieur le Baron me prie de demander à Madame ~~la Notairesse~~, s'il ne lui manque rien.

M^m Huchart

LA NOTAIRESSE. Il manque tout: tout va râter: tout va râter... nous allons être ridicules... ce n'est rien de se donner de la peine pour les pauvres, mais vraiment il faudrait être un peu secondé.

LE MAITRE D'HOTEL. Nous avons encore un bon quart d'heure avant l'ouverture de la fancy-fair.

M^m Huchart

LA NOTAIRESSE. (Sans l'entendre) Vous me placerez les pliants devant l'estrade des chanteurs: il en manquera, d'ailleurs des pliants. Nous n'en avons donc plus à la villa?

LE MAITRE D'HOTEL (Entre ses dents) "Nous" ! (Haut) Non, M^m-

dame, nous ~~n'~~en avons plus.

MADAME HUCHART. Il n'y aurait pas moyen d'en faire venir ?

LE MAITRE D'HOTEL. Madame ~~la Notairesse~~ n'ignore pas que nous sommes à deux lieues de ~~Paris~~ ^{Bussell}. Même avec l'auto...

MADAME HUCHART. Enfin... il faudrait tout faire soi-même. Ah si c'était chez moi, à ~~Faizières~~ ^{Faizières}... (au maître d'hôtel) Mais allez donc (le maître d'hôtel s'en va) (à un larbin) qu'avez-vous fait, vous, depuis tout à l'heure ?

LE PREMIER ~~Ullin~~. J'ai dit qu'on fasse mettre les pupitres pour les tziganes sur la grande pelouse.

MADAME HUCHART. Vous avez dit qu'on fasse... oh! mon pauvre garçon, vous allez vous fatiguer... ~~heureusement que vous êtes là.~~

LA PREMIERE BONNE. (Aigre) Heureusement qu'à six heures, ce sera fini, la fête de charité.

MADAME HUCHART. (Agressive) Par ce que ? ...

LA PREMIERE BONNE (Insolante) Par ce que... (se contenant) parce que !

MADAME HUCHART. Dites donc, si vous voulez prendre la direction de la fancy-fair, vous n'avez qu'un mot à dire, je ne suis pas contrariante, moi... J'ai accepté de m'occuper de toute l'organisation parce qu'on me l'a demandé.... Si l'on n'était pas venu me chercher au ~~fond~~ ^{fond} des Ardennes, à ~~Faizières~~ ^{Faizières}... (aux deux larbins) ~~Quand vous aurez fini de me regarder comme deux caniches qui voient passer un dirigeable...~~ Ça ne vous gêne pas que je travaille quand vous êtes là ? Désirez-vous un cigare. ~~non~~ ^{non} (au premier larbin) Tenez, vous, portez-moi ce bouquet à la fille du Général qui est dans la verandah, avec la baronne; dites-lui de ma part qu'elle les distribue à

la porte; (aux deux bonnes) Vous, allez donc me chercher les genêts; ils doivent être dans le pavillon du concierge; il y en a pour quatre cents ^{francs} ~~baies~~; ce n'est pas pour les laisser dans les cartons (Les bonnes s'en vont)

MADAME DUBORET. (Entrant avec des fleurs) L'échoppe de Madame Duboret, je vous prie, Madame ?

MADAME HUCHART. C'est vous qui êtes Madame Duboret ?

MADAME DUBORET. Oui, Madame.

MADAME HUCHART. Que vendez-vous ?

MADAME DUBORET. On m'a dit que je vendrais des oranges, du gin, et de la bière.

MADAME HUCHART. Je l'avais expressément défendu. Rien que des choses du pays. Enfin, il faudra vous en tirer... Avez-vous déjà joué à la marchande dans une fête de charité ?

MADAME DUBORET. Non, Madame.

MADAME HUCHART. Ce n'est pas la mer à boire... Tenez, le client arrive: "Auriez-vous du genièvre de noyau, Madame ?" - "Oui, Monsieur, il vient directement de ^{Rorenville} ~~Charleville~~, nous ne débitons que des produits ^{de} ~~du~~ ^{Ardenne} département". Et vous offrez le gin... avec un sourire...

MADAME DUBORET. Ah très bien, et pour le prix ?

MADAME HUCHART. Ca dépend du client. Il faut du tact... ~~et aussi de la patience... et du sourire, beaucoup de sourire,~~ je n'ai pas le temps de vous indiquer; ça peut aller de six ^{francs} sous à deux louis (le deuxième larbin apporte un petit tonneau sur lequel il est marqué: un franc) Ah, voici le tonneau de son, avec les surprises. ~~Ce sera pour vous aussi.~~

~~MADAME DUBORET. Qu'est-ce que c'est? Je comprends. pour un~~

~~franc, on a le droit d'envoyer la main dans le son, et l'on retire une surprise. C'est ça ?~~

~~MADAME HUCHART. C'est ça, pourvu qu'on n'ait pas oublié les surprises! Je fais ce que je peux, mais vous comprenez, Madame, il y a des limites au dévouement: je suis à bout... (elle ~~se~~ plonge dans le tonneau, lorsque le baron de Jemappes paraît; on ne voit plus que sa croupe)~~

LE BARON (à Madame Duboret) Qu'est-ce que c'est?

MADAME DUBORET. C'est Madame ^{Huchart} ~~la Notairesse~~ dans un tonneau.

MADAME HUCHART (Elle sort du tonneau, décoiffée, le chapeau de travers) Ah, Monsieur le Baron, tout va rater... tout va rater...mais, je vous jure, ce ne sera pas de ma faute.

LE BARON (souriant) Ne vous afolez pas, ma bonne Madame Huchart, tout ira bien. Il suffit que vous soyez là.

MADAME HUCHART. Ah, je le souhaite pour vous, Monsieur le Baron, vous si ^{généreux} ~~bon~~, si dévoué, si désintéressé.

LE BARON. Je vous en prie.

MADAME HUCHART. Si, si, si: je le dirai... on ne saura jamais assez ce que vous faites dès que le mot de charité est prononcé... (elle ~~se~~ replonge) il suffit qu'elle vous fasse un appel, la charité-que dis-je?-un signe, un geste...(Elle se relève: le baron s'est esquivé à droite avec Madame Duboret) Il est parti...

SCENE II.

LA NOTAIRESSE, LE TAILLEUR ET SA FEMME.

LE TAILLEUR (Entrant de gauche) Par ici... par ici... Ah

voilà cette bonne Madame Huchart... ma femme, Madame ^{Huchart} ~~la Notairesse~~.

MADAME HUCHART. Tiens, le petit Fourneau.

LE TAILLEUR. Fourreau, ... Fourreau... Ca va bien au pays, là-bas, Madame ^{tu es restée ?} ~~la Notairesse~~ ? ... Vous êtes venue, nous a-t-on dit, apporter votre précieux concours à la fête ?

MADAME HUCHART. ^{qu'est-ce} Le baron de Jemappes m'^{demande} avait sollicitée si aimablement. On ne résiste pas un gentilhomme... et ça marche, les affaires, depuis qu'on s'est établi tailleur à Paris ?

LE TAILLEUR. Ça marche, ça marche. On s'y fait; dans les premiers temps, le pays nous manquait... aussi vous pensez que nous n'avons eu garde de ^{raté} ~~manquer~~ une fête comme celle-ci, où... ~~toute la colonie ardennaise~~ ^{les Ardennais}

MADAME FOURREAU. Nous avons vu en passant les gardes-forestiers les paysannes de ^{Chavannes} ~~Chavannes~~ en costume, le ménétrier de ^{Prokay} ~~Prokay~~, les gâteaux de ^{Chavannes} ~~Chavannes~~ et les biblots de ^{Réhel} ~~Réhel~~. ^{Je savais pas non plus} ~~Mon mari m'avait dit~~ que ces jardins qu'il avait vus à travers les fenêtres quand il venait [?] ~~essayer~~ à la villa, étaient superbes, mais, vrais...

MADAME HUCHART. Ah! vous avez la clientèle ?

LE TAILLEUR. Pour tout ce qui concerne la livrée... Ah, Ah, il a le sentiment de la ^{l'entraide des} ~~solidarité~~ entre pays, le baron...

MADAME HUCHART. (Enigmatiquement) Oui. ^{Pour ça, j'ai vu à côté d'elle} ~~Mon mari m'avait dit~~

MADAME FOURREAU. Alors, on est heureux d'apporter son obole.

LE TAILLEUR. On est fier.

MADAME HUCHART. Evidemment (elle hausse les épaules)

LE TAILLEUR (^{ahhh} surpris) Vous dites ça d'un diable de ton.

MADAME HUCHART. Moi? non... (un silence)... Remarquez que ce que je vous dis ce n'est pas moi qui vous le dis.

MADAME FOURREAU. Qui est-ce ?

MADAME HUCHART. Des gens... pas ici... non: ici, on ne sait pas... mais chez nous... ça doit être faux, évidemment... ou plutôt, je m'exprime mal, ça doit être....

MADAME FOURREAU. Exagéré ?

MADAME HUCHART. C'est ça... exagéré... ce sont des bruits qui courent.

MADAME FOURREAU ET LE TAILLEUR. Oh! *Oh! ça fait de l'effet. Il faut en profiter et en profiter.*

MADAME HUCHART. Le baron est un philanthrope.

MADAME FOURREAU ET LE TAILLEUR. Oui.

MADAME HUCHART. Mais philanthropie bien ordonnée...

LE TAILLEUR (clignant de l'oeuil) ... Commence par soi-même ?.. Dites.

MADAME HUCHART. Eh bien voilà: vous savez qu'un omnibus-automobile a remplacé l'ancienne malle-poste pour le service de Chaux à *Jeunes* Maizières. Il y a quelques semaines, cet omnibus a versé dans une carrière, par suite du mauvais état de la route.

LE TAILLEUR. Nous avons lu ça dans les journaux; il y a eu *cas de* des blessés.

MADAME HUCHART. Dont *plusieurs ont* ~~un~~ est mort, par la suite (baissant la voix) On dit... on dit... que le baron *sera* ~~est~~ sans doute déclaré responsable, car c'est lui qui, comme ~~le~~ propriétaire de la carrière, aurait dû entretenir la route en bon état.

LE TAILLEUR. Alors ?

MADAME HUCHART. Alors, vous voyez: ~~il se multiplie en démonstration de charité; il paraît qu'il sait bien ce qu'il fait,...~~ *ils sont malins sans le faire...* legros malin; il a imaginé, -du moins on le dit- cette fête de charité, *avec les chœurs et les tables vivantes* d'accord avec le parquet, pour détourner l'attention ~~des~~ poursuites.

du public qui s'en amuse

Voyez vous ça!
LE TAILLEUR. ~~La voilà bien, la mentalité capitaliste.~~

MADAME HUCHART. Oui, seulement je connais des gens dans le pays qui ne sont pas disposés à se laisser refaire; il m'est revenu qu'ils vont écrire aux journaux... c'est ce qu'on raconte...

MADAME FOURREAU. Ils auront bien raison: le pain du pauvre, c'est sacré.

SCENE III.

LES MEMES, LE BARON.

LE BARON. Ma bonne Madame Huchart, on vous réclame au contrôle; il paraît qu'il se produit des bousculades.

MADAME HUCHART. J'y vais, Monsieur le Baron, j'y vais; mais pas avant de vous avoir répété devant vos compatriotes, nos compatriotes, Monsieur le Baron, toute notre admiration.... ~~des bienfaiteurs, comme vous, Monsieur le Baron, en n'en fait plus~~ ~~plus~~... venez donc, les Fourreaux, vous me donnerez un coup de main (elle sort avec les Fourreaux, qui saluent)

SCENE IV.

LE BARON, MONSIEUR ET MADAME DUHAILLY.

MONSIEUR DUHAILLY. Mon cher Baron, vous avez bien voulu, l'autre jour, me dire que vous seriez heureux de rencontrer ma femme, une de vos compatriotes.

LE BARON. Je suis très honoré, Madame, de vous être présenté.

MADAME DUHAILLY. J'ai gardé de vous le souvenir de vos campagnes électorales dans les Ardennes. J'étais une petite fille quand vous veniez causer avec mon père, aux Herchies, de la situation politique.

LE BARON. L'influence de Monsieur votre Père, m'a toujours été

très utile; je l'aimais beaucoup.

~~DUHAILLY. La fête de charité s'est ouverte sans nous.~~

~~MADAME DUHAILLY. Nous sommes un peu en retard.~~

~~LE BARON. Vous l'^{le baron}êtes toujours beaucoup... on ne peut ^{à'a} jamais avoir assez tôt le plaisir de vous voir, votre mari et vous.~~

~~DUHAILLY. Je t'^{t'}avais prévenu, ma chère amie, que le baron trouve toujours le mot.~~

~~LE BARON. (à Duhailly) J'ai appris, mon cher ^{Duhailly}ami, que vous avez quitté les chemins de fer de l'Est.~~

~~DUHAILLY. Mon Dieu, oui.~~

~~MADAME DUHAILLY. Dans ^{à l'Est, situation un stable, mais sans avenir}les compagnies, voyez-vous, les trains vont vite quelquefois; mais les fonctionnaires, ^{rarement} jamais. Et bien ^{elle}.~~

~~LE BARON. Situations stables, mais sans avenir...~~

~~MADAME DUHAILLY. Mon ^{mon}mari n'a pourtant aucun goût pour les aventures...~~

~~DUHAILLY. Oui, avec mes appointements à la Compagnie, nous vivions sans à coups.. Mais nous avons eu trois enfants...~~

~~LE BARON. Trois ?~~

~~DUHAILLY. En cinq ans~~

~~LE BARON (à Duhailly) Je vous félicite.~~

~~MADAME DUHAILLY. Alors... mais ça ne vous intéresse pas... je suis bavarde.~~

~~LE BARON. Pardon: vous ~~l'~~en avez trop dit maintenant. Alors...~~

~~MADAME DUHAILLY. Alors, Alfred Rouvèze, le frère de Madame Gernel, ma meilleure amie, ^{qui vous connaît} a décidé Charles à s'occuper d'une affaire de cinéma.~~

~~DUHAILLY. L'exploitation d'un brevet ^{excellent} qu'il avait acheté une nuit dans un bar, pour quelques louis, à un inventeur malchanceux.~~

~~LE BARON. Et vous êtes satisfait?~~

DUHAILLY. (sans conviction) Oui.

MADAME DUHAILLY. Les cinémas, vous savez: il y a toujours un peu de trépidation...

LE BARON. Surtout pour la mise en marche.

MADAME DUHAILLY. Enfin, au lieu de regarder voyager les autres, nous voyageons nous-mêmes; ça nous fait une existence plus pittoresque, plus diverse, plus gaie...

DUHAILLY. Oui, il fallait à Alfred un homme actif, un ingénieur...

LE BARON. Il avait donc, d'abord, trouvé de l'argent?

MADAME DUHAILLY ET DUHAILLY. Ah, vous savez ?

LE BARON. Je ne sais rien de vos affaires... Mais j'ai entendu parler d'Alfred Rouvère au Cercle.. On parle beaucoup de Rouvère au Cercle.

MADAME DUHAILLY. En bien ?

LE BARON. Des fois !

~~MADAME~~ DUHAILLY (émue) Vous avez entendu dire des choses inquiétantes ?

LE BARON. Mon Dieu ! Non... *he van kroopjes om* ~~Vous êtes trop prompt à vous alarmer.~~

DUHAILLY. Dame... S'il y a de quoi ?

LE BARON. Vous m'êtes tout à fait sympathiques l'un et l'autre... Je suis persuadé que vous avez pris des garanties, mon cher Duhailly; prenez-en encore; il faut être prudent dans les cinémas; c'est une chose fragile et fugace, *celle*, un peu d'ombre sur *un bout de* ~~une~~ toile mince,

SCENE V.

LES MEMES, HENRI.

HENRI. (serrant la main du Baron) Mon cher Ami, j'ai trouvé

au contrôle une grosse dame qui se débat dans le tumulte de l'entrée et qui vous réclame à grands cris. J'ai promis, l'ayant reconnue pour la femme du notaire de Maizières, de vous prévenir...

LE BARON. Cette pauvre ^{Ums Guichard} ~~notairesse~~... on va me l'abîmer.

MADAME DUHAILLY (ironique) Ce serait dommage.

LE BARON (riant) Ah... je ne vous demande plus si vous la connaissez (fausse sortie) figurez-vous qu'elle raconte à tout le monde que je n'ai organisé cette fête que pour donner le change à la Justice et pour échapper aux responsabilités d'un procès qui -entre nous- m'est aussi étranger que ^{l'ouragan} ~~le désastre~~ ^{du télégramme} de la Martinique.

MADAME DUHAILLY. Il faut la tuer !

^{Inutile :} HENRI. ^{Ce la fera tout seul} ~~Il n'y a qu'à laisser les choses s'accomplir~~ quand je suis passé, elle étranglait non seulement de colère, ~~mais en-~~ ~~core~~ parce que la foule la pressait contre le guichet, pour le plaisir .

MADAME DUHAILLY. ^{laissons passer la justice du peuple.} ~~Donne-lui tout de même à boire, dit mon père..~~

(le baron sort en riant).

HENRI. (à Madame Duhailly) Eh bien, il est charmant, le baron Qu'en dites-vous ?

DUHAILLY. (s'exclamant) Nous avons manqué le coche... nous l'avons manqué !

MADAME DUHAILLY. Qu'est-ce qui te prend ?

DUHAILLY. J'aurais dû installer un cinéma dans les jardins... avec des vues des Ardennes...

HENRI. C'eut été une jolie idée.

MADAME DUHAILLY. Très jolie.

DUHAILLY. Jolie, ça m'est égal, mais, du coup, le baron était capable de s'intéresser à mon affaire.

MADAME DUHAILLY. Comment n'y as-tu pas pensé plus tôt?..

DUHAILLY. Ah non... tu sais bien que les idées, les bonnes, c'est à toi qu'elles viennent... c'est ton département.

HENRI. Ce porte-montre ^{un bon de type} que vous avez remarqué tout à l'heure..

MADAME DUHAILLY. Oui.

HENRI. We l'ai pris pour vous (il le lui offre)

MADAME DUHAILLY. Vous êtes gentil//... Vous n'avez pas vu Madame Gernel?

HENRI. Si, avec son père; ils se promènent ^{Fuicé} du côté des tziganes, sur la grande pelouse; si vous voulez les rencontrer, le plus simple serait de rester ici: ils feront sans doute le tour de la fête (ils s'asseyaient tous les trois) Vous êtes toujours l'amie d'Henriette ?

?
MADAME DUHAILLY. Et je pense que je la serai toujours, l'ayant toujours été; nous avons été élevés ensemble. La maison de mon père n'était distante que de trois portées de fusil du château de Chaumeiles.

HENRI. Je ne connais pas Chaumeiles; mon village à moi, c'est Chavannes, à cinq lieues au moins de là

MADAME DUHAILLY. Je sais: il y a un arbre fameux, un hêtre pourpre planté au point le plus haut du parc; on le voit de chez moi par les temps clairs. *Ou le voit de partout*

DUHAILLY. C'est un repère topographique. Il figure déjà sur les cartes de la Restauration.

MADAME DUHAILLY. Vous n'avez pas connu Madame Gernel au pays. ?

HENRI. Non, vous savez qu'elle l'a quitté étant toute jeune

MADAME DUCHAILLY, vous êtes gentille. Voilà.

MADAME DUCHAILLY, j'ai écrit tout ça, ça vous va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

MADAME DUCHAILLY, comment ça va-t-il ? Voilà.

*Il faut ici une réussite totale pour
Mme Duchailly - Henri pour m...
succès en effet nous...*

ce n'est pas de l'argent

encore.

MADAME DUHAILLY. Elle avait 18 ans quand elle a épousé Gernel,ⁿ
qui, tout de suite, l'a ^{emménée} amenée à Paris.

HENRI. C'est par son mari que je l'ai connue ici.

DUHAILLY. Un joli coco, le Gernel!

HENRI. Plutôt!... sait-on où il est pour le quart d'heure?

MADAME DUHAILLY. Dans des Amériques... Henriette n'a plus eu
de nouvelles depuis deux ans.

DUHAILLY. Espérons que ça continuera...

HENRI. Ce rôle de pseudo-veuve doit faire une situation bien
délicate à Madame Gernel ?

MADAME DUHAILLY. Evidemment; mais Henriette, est une nature
bien équilibrée, elle s'est mise tout de suite à l'abri du mon-
de-et sans beaucoup de regrets, car la contrainte mondaine lui
pèse; il n'y a rien à dire d'elle.

DUHAILLY. Dans une usine à potins, comme cette fête locale,
il serait bien étonnant toutde même, qu'on ne trouvât pas à
potiner... Dites donc mon cher Pradin, vous n'avez pas entendu
des bruits fâcheux sur Alfred Rouvèze, le frère de Madame
Gernel? il est mon associé, vous savez.

HENRI. Je ne le vois pas bien dans les affaires. Il est entre-
prenant, léger, et peu pratique; ~~il se donne de temps en temps~~
~~un mal du diable pour lancer des entreprises dont il a oublié~~
~~même le nom quinze jours après~~ -un de ces hommes qui s'enten-
dent à perdre de l'argent à la sueur de leur front, capable
sur un de tout, un mari de beaucoup d'années
DUHAILLY. Vous n'auriez pas pu me dire cela trois mois plus

tôt ?

Et il est même capable d'être honnête!
HENRI. Vous ne me l'avez pas demandé. (Madame Duhailly, tous-
se légèrement) Vous toussiez ?

de adrien
MONSIEUR DUHAILLY. Le voilà, avec sa soeur.

SCENE VI.

HENRI, MONSIEUR ET MADAME DUHAILLY, ALFRED ET HENRIETTE.

ALFRED. C'est nous ! Tout le département, la grande famille ardennaise... Où peut-on être mieux...? bonjour Duhailly. Je parie que vous me cherchez.

DUHAILLY. C'est à dire que ~~j'étais embusqué~~ *je vous guettais à l'entrée*

ALFRED. (serrant la main à Henri) La chasse à l'affût... toujours très ardennais

DUHAILLY. (faisant mine de tirer Alfred à part, et sur le ton d'un homme qui veut exposer une affaire) Eh bien voilà....

ALFRED. Tout à l'heure, tout à l'heure (pendant ce temps Henri et Henriette se sont serré la main.)

HENRIETTE. La fête s'annonce superbe. Vous n'avez pas vu les enfants qui se promènent en chantant des rondes ? Ils sont délicieux.

ALFRED. ~~Le Baron a l'égoïsme rationnel et philanthropique.~~

DUHAILLY. De pareilles fêtes de charité doivent être ruineuses.

ALFRED. Elles ne ruinent que les pauvres diables. *(Le baron a l'égoïsme rationnel et philanthropique)* Vous connaissez l'histoire de l'omnibus-automobile ?

HENRI. Mon cher, je voudrais que vous me fassiez le plaisir de ne pas dire cela devant moi.

ALFRED Tout le monde le raconte.

HENRI. Il est regrettable que tout le monde le raconte.

ALFRED. Mais c'est courant, ça, dans les fêtes de charité...

J'ai connu des artistes complètement ruinés à la suite de représentations à bénéfice dirigées contre eux. Tenez, vous avez connu le petit Bussac... tout le monde sait qu'il ~~avait les biens~~

a empoché ~~les~~ les recettes de la fête donnée au bénéfice des in-

cendiés-d'Oléron.

MADAME DUHAILLY. Il n'y a donc plus de gendarmes?

manifestes (en) ? ils étaient occupés à empêcher les incendies de
ALFRED. *Pour ça seulement* Oui, sur les vingt mille, ~~il~~ ^{il} a ~~de~~ ^{de} même versé deux cents francs que les sinistrés n'auraient jamais vus sans lui. On lui a tenu compte de cela.

HENRIETTE. Ça ne t'indigne pas, ces choses-là?

(tristement)
ALFRED. Moi ? si... énormément.

DUHAILLY. Et les principes ?

ALFRED. Je les comprends...mais je ne les impose pas aux autres; je me contente de les observer.

de loin...
MADAME DUHAILLY. Comme on observe les étoiles... ~~de loin~~.

(approuve)
(HENRI (à Madame Duhailly) Très bien.

ALFRED. En matière de principe, il faut s'en tenir à des généralités: on ne se compromet pas, et ça meuble une conversation: l'humanité progresse-la république est ce qui nous divise le moins-heureux les coeurs purs-il faut une religion pour le peuple; il faut une patrie...pour ceux qui n'ont pas d'automobile. Mais en dehors de ça... ~~tenez~~ ^à propos de patrie... voulez-vous des couques de Chavanes? c'est Henriette qui me les a fait ~~par~~ acheter...la couque de chez nous.

DUHAILLY. Il y a des petits grains d'^{amis} ~~ami~~, et c'est dur comme du bois.

ALFRED. Eh bien, ça attendrit Henriette.

HENRIETTE. C'est vrai qu'en passant devant les échoppes, j'ai discerné ici une odeur: humble, indéfinissable...

HENRI. (souriant) Nostalgique?

HENRIETTE. Peut-être. Vient-elle des bruyères ou de la couque?

ALFRED. Un mélange !

HENRI. C'est l'odeur du pays; celle qui se particularise, quand

on est petit, parce qu'on est alors près de l'instinct, parce qu'on a des dons animaux, subtils, et délicats: puis cela disparaît, c'est un sens qui s'atrophie.

MADAME DUHAILLY. J'éprouve la même impression que vous. C'est ce décor, même artificiel, c'est cette rencontre, ~~dans un milieu même factice~~ des gens qui ont ~~des liens communs~~ une même origine, des souvenirs à évoquer ensemble.

HENRIETTE. Il serait curieux de savoir jusqu'où cela va, jusqu'à quel point le pays nous tient.

DUHAILLY. Même à travers la caricature que l'on nous en donne..

MADAME DUHAILLY. Moi, je réagis; les mélancolies, les nostalgies sont des maladies de gens riches; c'est un luxe incompatible avec le bon fonctionnement d'une affaire de cinéma. Mon pays, il est tout petit; il se limite, l'hiver, au cercle lumineux de la lampe, autour de la table où mangent mes trois gosses insoucians et mon mari silencieux dont je respecte le silence (elle regarde Alfred) tout en pénétrant sa pensée inquiète.

DUHAILLY. Parmi tous ces gens dont le souvenir est fidèle à ce pays qu'ils ont si allègrement quitté, combien voudraient y retourner?

ALFRED. Moi.

MADAME DUHAILLY. Vous? Ah non! Vous voudriez ^{vous} retourner dans ce ^{calme} ~~petit~~ village, près de cette petite ville qui baigne dans de l'ennui, où il ne se passe rien, où l'on vit de la vie du chou~~x~~ et de l'artichaut, entre le receveur de contributions et le colonel retraité, loin du Cercle, de la cohue, des théâtres, du bruit, des lumières?...
?

ALFRED. Je voudrais y retourner...un jour...une heure...cela me suffirait; je prends ce qu'il y a de meilleur dans les idées d'aujourd'hui. La patrie, la campagne, je connais ça: tuf, tuf, Chavanes: église ogivale ^{XIV^e} ~~XV^e~~, Restauration du ^{XVI^e} ~~XV^e~~, un vieux tableau, maître inconnu: ^{Le maître de Flincken} Thiéry, Bouts ou Tartempion. Pas de restaurant dans la localité. Tuf, tuf: déjeuner à Soubières: une ruine romaine. Tuf, tuf. Ca continue, la ^{Meyon} France sera toujours la ^{Meyon} France. Si j'aime mon pays! je vous crois, ^{je n'} fais que ça, mais je suis de mon temps. Parce que cela sent ici la couque de Chavanes, vous bêlez lentement, mes pauvres enfants, vous ressentez la forte impression; moi, je la hume, l'impression, je la gobe, elle est passée.

HENRIETTE. Tu nous ennues.

ALFRED. Ça ne fait rien, si j'arrive à vous convaincre. Je parie que j'ai convaincu Duhailly.

DUHAILLY. Le pays est où l'on est bien, Ubi bene...La patrie d'un cochon est où il y a du gland.

HENRI. La formule est rude.

DUHAILLY. C'est de Fénelon...parole!...(il tire Alfred à part tandis que les autres continuent à causer) (à Alfred) Mon cher, c'est 25.000 frs. pour après-demain. Nous les devons. ^{Tu} ~~Vous~~ me les ^{as} ~~avez~~ promis. Les aurai-je?

ALFRED. Mais certainement, mon vieux... Tu peux dormir sur tes deux oreilles.

DUHAILLY. Je dormirai après. ^{C'est bien, si nous y avons fait faire} (Veux-tu me dire comment ^{les} tu/auras, les 25.000?)

ALFRED. Tu les auras.

DUHAILLY. Comment?

ALFRED. Homme de peu de foi. Tu veux savoir comment?

DUHAILLY. Oui.

ALFRED. (ayant vaguement réfléchi) Eh bien, je n'en sais absolument rien. (Duhailly fait un geste de désespoir).

ALFRED. Allons, allons, ne te laisse ^{trapper} pas aller, ~~je te dis~~
~~que tu~~ ^{les} auras les 25.000 balles. Est-ce clair? Qui veut, peut, c'est un de mes principes: N°8. Je n'y ai pas pensé à tes 25.000 frs. mais j'y pense, tiens, j'y pense avec intensité (Duhailly le regarde avec angoisse) et fais-moi donc le plaisir d'entretenir une conversation vive et animée avec ta femme et Henri (Duhailly hésite) Allons vas-y. (Alfred tirant Henriette à part) Petite soeur...

HENRIETTE. Hum!

ALFRED. Quoi? hum? .

HENRIETTE? Mauvais début...je connais...

ALFRED. Les petites soeurs sont devenues bien malicieuses aujourd'hui: on ne peut plus rien leur cacher.

HENRIETTE. L'expérience...

ALFRED. J'ai besoin de 25.000 frs. pour quinze jours...un mois...six mois au plus.

HENRIETTE. Que me dis-tu là?

ALFRED. (blagueur) L'horrible vérité, c'est Duhailly qui est cause de tout ce qui m'arrive. Sans cette affaire de cinéma...

HENRIETTE. Mais c'est toi qui l'a lui a proposée.

ALFRED. Oui, mais qui est-ce qui l'a acceptée? C'est lui.

HENRIETTE. ^{Cesse} C'est ce jeu.

ALFRED. 25.000...fin courant...traites acceptées...par Duhailly et par moi...

HENRIETTE. Et tu n'es pas du tout en mesure?

ALFRED. Je le serai si tu veux...

HENRIETTE. Et si je ne veux pas?

ALFRED. Protêt, faillite de la firme Rouvèze et Duhailly, entreprises générales de cinéma...tandis que, si tu veux... Oh l'affaire est excellente...demande à Duhailly...

HENRIETTE. Je réfléchirai...Tais-toi...Voici la baronne.

ALFRED. Avec Chantoire..Chouette!

SCENE VII

LES MEMES, LA BARONNE, CHANTOIRE.

(La Baronne, très fanfreluche, très en dehors, introduit Chantoire, toilette très soignée mais de coupe originale; fort myope et jouant beaucoup du lorgnon; yeux fatigués et plissés; geste cordiale, un peu théâtral.)

LA BARONNE. Mon cher Maître...que je vous présente nos amis de là-bas, nos compatriotes; tous aiment le pays que vous chantez, leur pays, notre pays,

CHANTOIRE. Mille grâces.

LA BARONNE.(présentant même les femmes à Chantoire) Madame Duhailly, Monsieur Duhailly, Monsieur Henri Fradin.

DUHAILLY. Monsieur.

HENRI. Mon cher Maître...(poignée de mains)

LA BARONNE (à Alfred) Le barde de l'Ardenne

ALFRED. Mon cher barde...

LA BARONNE (à Alfred) Continuez-donc, je vous prie les présentations.

(Alfred accapare quelques minutes le barde pour le présenter à quantité d'indifférents. La baronne successivement languoureuse et agitée, s'assied, s'évante)

LA BARONNE. (à Henriette) Ma chère, je suis accablée.

⊗ Non, non, il faut être raisonnable : la vie à la campagne, le peu de champs, le terrain, c'est bon dans les livres et sans les faire-faire c'est un escient d'abord, pour la nourriture, c'est dégoûté, il bouche un peu ça le jeudi, il faut le premier beau jour, d'avance pour avoir un litre de vin

Alors. ~~l'on~~ l'on veut des légumes, il faut les faire venir de Bruxelles Comme l'indiquent, on a une manche de chemises ^{ou d'arros. le peut vous protéger de braver des vents à des moments qui en possèdent peu et} et l'on peut des chemises ; on doit de nuit de la faire en brigade de ceux de fruits qui ont un peu de vin de la semaine de vin de la semaine ; on peut un bridge à la d'acheter à la maison et l'on trouve sous la tonnelle des chemises par sa vin de vin blanc ...

HENRIETTE. Mais quel succès. Cette fête est adorable!

LA BARONNE. N'est-ce pas? Le maître va nous réciter lui-même Rochepleure, le grand poème, où, comme il dit, il s'est dédié à l'Ardenne. Avez-vous vu le Baron?

HENRI. Il était ici tout à l'heure, il est, lui aussi, très occupé.

LA BARONNE (récitant)

« Mon âme est un rocher lavé par l'eau des sources

« Incessamment lavé... »

On m'a signalé la présence d'un rédacteur ^{de l'Evénement} du Figaro... l'avez-vous vu?

DUHAILLY. Non, mais on m'a dit...

LA BARONNE. (Continuant à réciter)

« Rochepleure, ô mon roc/ où, pâle Prométhée,

« Mon libre choix m' lie... »

Que c'est beau, Rochepleure!

MADAME DUHAILLY. Le poème?

LA BARONNE. Oui, le poème, ^{est} ~~mais aussi~~ Rochepleure, là-bas, au pays, le grand rocher qui domine tout le valon, et que hantent les corneilles; ô le pays, notre pays (avec une conviction éperdue), je l'adore.

HENRI (intéressé) Vous y retournez souvent?

LA BARONNE (simplement) Jamais; ^{quand je vis avec l'admirable, c'est l'été} j'y ai été une fois, j'ai eu de suite des petits boutons sur la figure. Je n'y vais plus.

Le château, du reste, est ^{très grand; on s'installe partout dans les} tout petit; ~~les pièces étroites et~~

^{Courants d'air} basses; ~~le baron affirme que je ne pourrais pas y faire entrer~~

^{La baronne} mes chapeaux... Ah, voilà les tziganes! Monsieur Meyer, Monsieur

Meyer! (le chef des tziganes s'empresse) rien que des airs du pays, n'est-ce pas?

MEYER. Entendu; Madame la Baronne sera satisfaite.

CHANTOIRE. (rayonnant) Oh, cette évocation, c'est toute l'Ardenne, ici, Baronne...toute! Je n'ai qu'à fermer les yeux: j'entends le silence religieux qui baigne Rochepleure.

LA BARONNE. (extasiée) Rochepleure!

"Rochepleure, ô mon rock, où, pâle Prométhée
Mon libre choix me lie, à jamais volontaire
Captif des..."

(Elle cherche les mots)

CHANTOIRE. (très ample)

...à jamais volontaire

"Captif des bois, des eaux, du ciel et de la terre,
Au pays qui s'impose à ma lyre domptée..."

ALFRED. (à Chantoire) N'êtes-vous pas des environs de Toulouse,
mon cher Maître?

CHANTOIRE. (furieux) Non, Monsieur, je suis de Valenciennes,
~~mais ce n'empêche pas~~ (La baronne se souvient soudain et sursaute en claquant des mains)

LA BARONNE. Et le ^{cher} maître a promis, pour dire ses poésies,
de revêtir le costume du pays.

MADAME DUHAILLY. Ah quelle belle idée!

DUHAILLY. Le poète des bois...l'homme de la nature...ce serait
encore mieux s'il ne mettait pas de costume du tout.

ALFRED. Un pagne de guy de chêne, et une fleur de soleil, dans
le dos.

HENRIETTE (souriant) Alfred!

LA BARONNE. J'ai fait faire le costume par avance, sachant que
le cher Maître ne refuserait pas.

MADAME DUHAILLY. Et les mesures?

ALFRED. (à part) On aura pris mesure sur un marbre ^{du parc} de ~~l'allée~~.

LA BARONNE. (riant) Nous nous sommes adressés, à son insu, à son tailleur.

TOUS. C'est merveilleux.

ALFRED. J'adore ces détails; c'est comme cela que c'est bien, que c'est beau, que c'est vrai!

SCENE VIII.

LES MEMES PLUS MADAME HUCHART, MADAME DUBORET ET LA FIGURATION.

(La fancy-fair bat son plein; des jeunes filles vendent de la bruyère du pays, le portrait de Chantoire en costume, les oeuvres de Chantoire, les tziganes jouent l'air du pays, Chantoire s'arrête, aux premières mesures, dans une attitude recueillie; on l'entoure pour lui demander des dédicaces.

MADAME DUBORET.

MADAME HUCHART. Où est-il, ce cher maître, que j'aie dire à Faizières que je l'ai vu!

CHANTOIRE. Madame.

MADAME HUCHART. Ah mon cher Maître, et vous nous direz Rochepierre: "mon coeur est un rocher qui est incessamment lavé par l'eau qui vient des sources."

LA BARONNE (un peu impatientée) Mon cher Maître je vous en prie.

CHANTOIRE (^{friv.} à Madame Huchart) Excusez-moi, Madame.

(Restent en scène, Madame Huchart, Henriette, Alfred et Henri.)

MADAME HUCHART. Quel âge a-t-il?

HENRI. Cinquante-cinq ans. Larousse dit quarante

DUHAILLY. Larousse est indulgent. Chantoire est né en 1853; faites le compte. Et il se teint; mais il n'avoue pas.

ALFRED. Le barde ~~se~~ meurt et ne se rend pas.

DUHAILLY. Je ne supporte pas cet homme-là.

MADAME HUCHART. Tout le monde se teint; avez-vous vu Madame Beauzin, la fille du Général ^{de brigade} ~~circonscriptionnaire~~; elle change de couleur tous les quinze jours.

MADAME DUHAILLY. Il n'y a que vous qui ne changez pas, ma bonne Madame Huchart.

MADAME HUCHART. Flatteuse! Ah, mes enfants, si vous voulez des couques, ne vous gênez pas; il y a des assiettes encore pleines. Personne au buffet n'en a voulu.

~~MADAME DUHAILLY. C'est ça, nous les mangerons...~~

ALFRED. Allez donc nous les chercher, ma bonne Madame Huchart.
(^{aux autres} ~~A part~~) Si on filait!

HENRIETTE. Pas moi...cette cohue...

ALFRED. (Regardant partir Madame Huchart) Pur extrait, provenance directe, garantie authentique, franche et sans alliages (à une vendeuse qui passe) vous vendez les oeuvres de Chantre, Mademoiselle, connaissez vous Rochepleure: Mon Rocher est un coeur..(il sort derrière la vendeuse)

SCENE VIII.

HENRI, HENRIETTE.

HENRI. (~~Prenant~~^{regardant} du muguet dans un vase sur la table) Du muguet... à cette saison, il se fait rare.

HENRIETTE. Il faut la fraîcheur et la pénombre des sous-bois de Chennevières... Vous connaissez les bois de Chennevières?

HENRI. Oui (il ~~approche~~^{prend} la fleur de ~~ses yeux~~^{en main}) C'est une fleur artificielle (il sourit)

HENRIETTE. (souriant aussi) Comme le reste. D'ailleurs, elle n'exhalerait ici aucun parfum. Les fleurs boudent en exil. Elles ont leur caprice, leurs exaltations, leurs tristesses (à Henri qui sourit) je vous dis là des choses naïves. C'était une de mes imaginations de petite fille. Il me paraissait que les fleurs étaient heureuses ou malheureuses comme les gens; oui, qu'elles se refusaient à certains pour se donner à d'autres; qu'à des heures elles se recueillaient ... maintenant elles ne me connaissent plus.

HENRI. Vous êtes un peu romanesque.

HENRIETTE. Et même un peu romance.

HENRI. Vous n'avez pas été très heureuse... je sais. Et...
(il hésité)

HENRIETTE. Et c'est le propre des femmes à qui l'amour a fait grise-mine de tourner à la romance?... c'est cela que vous allez me dire?

HENRI. Non, pour cela il faudrait que je vous ^{connaisse} mieux.
~~Henri~~, je ne sais de vous que ce que tout le monde en dit:
votre mariage bientôt drompu par le départ d'un mari tout à
fait indigne...oh! il n'y a qu'une opinion là-dessus, de même
qu'il n'y en a qu'une sur la façon dont vous avez supporté
les suites de cette aventure. Voilà ce que je sais; ce que je
ne sais pas, c'est si vous avez aimé votre mari: croyez bien
que je ne me permets pas de vous poser une question.

HENRIETTE: Je ~~n'y verrais pas plus de mal que je ne vois d'in-~~
~~convénient à vous répondre.~~ Je n'ai jamais aimé mon mari; j'ai
tâché d'être une compagne gaie, une associée loyale; j'ai eu
pour lui, aussi longtemps que je l'ai pu, la plus indulgente
des affections; *à toute cette époque là, j'ai même pu en*

HENRI. Vivre sans amour, à côté d'un maître qui ~~dispose de~~
~~toutes les heures de votre vie.~~ ...

HENRIETTE. (riant) ~~Oh, toutes les heures! Pas lui!~~ (sérieuse)
On s'y fait: c'est moins difficile que vous ne croyez. Vous
auriez tort de me plaindre; il n'est pas nécessaire que la
vie soit un roman. Du reste, j'aurais pu l'aimer, mon mari...
dans mes enfants...si j'en avais eu ...

HENRI. (Evasif) Rien n'empêche de le croire. *Oh...*

HENRIETTE. Je n'ai guère eu le temps d'y songer... à cette
époque-là. J'ai été très bousculée par la vie de voyages, de
réceptions et de luxe qu'il m'a fait mener et où ~~ma petite for-~~
mis ressources ~~me~~ *en* ~~me~~ (personnelle) aurait passée si l'on n'avait pris la pré-
caution de nous séparer de biens.

HENRI. Le tourbillon...vous ne regrettez pas ?

HENRIETTE. Non, le monde me fatigue; je suis comme Madame
Duhailly, j'aime mon chez-moi: au dehors il fait noir, il

fait mauvais; il y a trop de visages inconnus, ^{long de pour qu'il} pour qu'il n'y en ait pas beaucoup d'hostiles. J'aime mieux arroser les rosiers de mon jardin avec des gestes paisibles, préparer le thé dans la vérandah, disposer des bibl^lots sur l'étagère.

HENRI. (rêvant) Oui, vivre à l'abri ~~de la contagion~~ du monde....

HENRIETTE. C'est pour vous que vous dites cela ?

HENRI. Oui.

HENRIETTE. Alors j'ajoute pour compléter peut-être votre pensée: et du demi-monde.

HENRI. Ah!

HENRIETTE. Rassurez-vous, je ~~désire surtout ne pas connaître vos secrets...~~ (malicieuse) Je ne sais que ce que les gens me disent, mon frère, Duhailly, les gazettes: car vous avez ^{eu} des amours retentissantes et tourmentées.

HENRI. Pourquoi pas tragiques?

HENRIETTE. Tragiques, pas que je sache: extravagantes.

HENRI. Il y a entre vous et moi une différence: vous pouvez parler et écouter parler avec tranquillité de la crise où le mariage vous a jetée, tandis que mes ^{aventures} histoires de célibataire sont parfaitement désagréables, ridicules et saugrenues.

HENRIETTE. Vos ^{aventures} ~~histoires~~, il y en a donc plusieurs? [?]

HENRI (étourdiment) Une seule.

HENRIETTE. Je ne vous l'ai pas fait dire...Denise de Ciplly?

HENRI. Vous aussi?

HENRIETTE. (riant) "Toujours vive, elle est là, ^{la} ~~cette~~ blessure ancienne."

HENRI. La légende!...Quand les bonnes âmes ignorent, elles inventent; au moins l'aventure est telle qu'il leur plaît qu'elle soit.

HENRIETTE. L'habit fait sur mesure.

HENRI. Pas à ~~la~~ ^{la ~~votre~~ taille de l'intéressé} votre, à celle des curieux. On arrange, on recoupe; quand il gêne aux entournures, on lui donne du jeu. Je vous assure que la malice publique n'est jamais plus insupportable que quand elle s'occupe de vous avec des airs de compatir, quand elle vous tend des poignées de mains condoléantes et consolatrices.

HENRIETTE. Ça ne peut qu'être agréable pour...l'autre ?

HENRI. Et utile...^(ça pour, c'est) une mise de fonds...

HENRIETTE. Un placement de fils de famille... alors, ce n'est pas vrai tout ce qu'on raconte?

HENRI. Mais non, mais non...vous me posez des questions comme si je passais un examen.

HENRIETTE. Je suis charmée de vous entendre affirmer que c'est faux, voilà tout.

HENRI. Pourquoi ?

HENRIETTE. Parce que quand Alfred m'en reparlera, je le prierai de se taire.

HENRI. Oh ne faites pas cela...non. Il prendrait ce que vous diriez pour un ~~renforcement de~~ ^{un} ~~preuve~~ ^{renforcé}. Il concluerait que je suis le bossu qui nie sa bosse...

HENRIETTE. Et qui crie: "Vive la ligne" !

HENRI. Vous vous mettez avec eux. ?

HENRIETTE. Moi?

HENRI. Non, ~~dix-iz~~, le Président Fallières. C'est un peu fort tout de même.

HENRIETTE. Vous voyez bien que je plaisante, je potine.

HENRI. Justement je suis très fâché que ce soit vous.

HENRIETTE. Parce que ?

HENRI. C'est votre faute...ce que vous m'avez dit tout à l'heure: je vous voyais mieux préparant le thé sous la verandah, avec des gestes paisibles.

HENRIETTE. On potine toujours en prenant le thé.

HENRI. Je retournerai à Chavannes.

HENRIETTE. C'est ça: une cure.

HENRI. (mécontent) Oh!

HENRIETTE. ~~Comprenez-moi, une cure pour les ennuis que la mé-~~
~~disance de Paris occasionne...~~

~~HENRI. J'aime mieux ça.~~

HENRIETTE. ~~Je ne voulais pas dire autre chose, c'est souve-~~
~~rain, vous savez.~~

HENRI. Vous y retournez souvent dans les Ardennes ?

HENRIETTE. J'y suis retournée une fois depuis le départ de mon mari; il m'a semblé que la terre me reconnaissait. Si je vous avais rencontré dans le sentier, j'aurais peut-être eu beaucoup de plaisir à causer avec vous.

HENRI. J'en aurais eu certainement.

SCENE IX.

LES MEMES, LA BARONNE, PUIS LE BARON ET CHANTOIRE.

LA BARONNE. (entrant ^{de droite,} (en coup de vent) Eh bien, ma chérie! eh bien! vous vous attardez! et, dans une minute, Chantoire sera en scène; son costume lui va, ma Chère.... un poème!

LE BARON. (il apparaît au haut de l'escalier mobile et écarte le rideau qui ferme la porte des coulisses) Et Chantoire, où est Chantoire? Il est temps d'annoncer

LA BARONNE. Il y est; nous y sommes; il me suit. Recommandez à Monsieur Meyer de jouer l'air du pays pour l'entrée du maître (se retournant) Ah le voilà.

CHANTOIRE. (à la Cantonnade) Ce col me gêne ~~un peu~~ ^{horriblement} (il entre à reculons; la femme de chambre lui arrange le col) (à la Baronne) Je suis à vous; c'est déplorable, ce col... tout le monde est assis?

LE BARON. Oui. On est recueilli comme à la messe-basse.

LA BARONNE. Ce doit être de l'angoisse. Nous allons toujours prendre place (à Henriette) Par ici... Nous avons des chaises réservées (à Henri) Non, pas vous... Elles sont réservées pour les dames... Vous vous mettez où vous pourrez.

HENRI. Oh, moi d'abord, je préfère ^{aller} ~~aller~~ entendre les enfants chanter des rondes.

LA BARONNE. Vous ne savez pas ce que vous perdez... enfin... ils se promènent, vous les aurez tout à l'heure par ici (elle sort avec Henriette) (Chantoinre traverse rapidement le théâtre, s'arrête, met du rouge avec une patte de lièvre qu'il tire de son mouchoir, monte l'escalier mobile et attend son entrée. Applaudissements. Quand il soulève la toile, on entend la voix du baron.)

LE BARON. Messieurs...Honneur...Grand poète...illustre maître.. chantre de l'Ardenne...Rochepleure, le poème par lequel il s'est dédié à notre terre natale...

(Chantoinre disparaît, la tenture retombe. On entend un bruit très sourd d'applaudissement.)

SCENE X.

DENISE de) CIPLY-HENRI.

(Denise entre, très élégante, cachant un peu d'émotion sous des allures décidées. Henri reste interdit)

DENISE. Bonjour. (Un silence)

HENRI (Il la regarde longuement, puis) Bonjour, Denise.

DENISE. (Très posément) Tu ne t'attendais pas à me ^{un coup ?} voir.

HENRI. Pas ici. Mais, quand j'ai reçu votre mot ~~me demandant un rendez-vous~~, j'ai compris que puisque vous étiez décidée à me revoir, vous me reverriez: j'ai pensé qu'il val^{ait} ~~ait mieux~~ ne pas vous répondre.

DENISE. Vous êtes mignon...mignon...mais froussard...très... pas moi...je me suis dit que vous viendriez à cette fête de charité organisée pour les paysans de votre patelin...qu'on vous décernerait peut-être un prix de vertu pour couronner la cérémonie...~~Ca m'a fait rire~~ (Elle s'assied) Mais, mon pauvre ami, si j'avais voulu t'avoir chez moi, dans mon lit, je n'avais qu'à siffler (Silence) Tu ne serais pas venu si j'avais sifflé?

HENRI. Pour quelle raison m'avez vous prié de vous fixer un rendez-vous?

DENISE. ^{De l'admirer} ~~Oh,~~ tu me vouvoies! ^{à ton aise} Je n'y vois pas d'inconvénient. Parce que j'ai voulu vous parler de ce qui s'est passé pendant l'hiver, lorsque vous avez appris....enfin avant ce moment de folie où vous m'avez quittée sans un mot d'explication, en m'envoyant dans la figure un coup de poing de cocher ivre...(Changeant de ton) Henri, je te jure sur ce que j'ai de plus sacré...

HENRI. Tu n'as rien de sacré, ni plus ni moins...

DENISE. (avec conviction) Je ne t'ai pas trompé, ^{parce que} ~~Te tromper, c'eût été faire une chose à laquelle tu devais ne pas t'attendre. Or, comme ma vie est de tromper tous mes amants, je ne trompe personne en les trompant tous, chacun à son tour... C'est le métier qui veut ça. C'est un affaire le métier~~

HENRI. *De* Le métier de fille?

DENISE: Parfaitement, mon cher, tu peux même dire: mon métier de fille...on t'en collera de belles filles comme moi, pour faire du sentiment. Tu as toujours passé ton temps à tomber des nues.

HENRI. Je ne t'avais pas demandé de ne pas me tromper; je *ne prouve pas le bonheur cela; j'ai toujours seulement fait* ~~travaillais~~ fais promettre de me prévenir, quand tu serais sur le point de le faire. ~~Point,~~ ^{après} Tu m'avais promis.

DENISE. Evidemment, mais ^{après} j'ai réfléchi ~~après que c'était idiot.~~
~~En apprenant par toi-même, tu devenais sûr;~~ si je t'avais prévenu, tu n'aurais pas cru...tu m'aurais reproché d'avoir de *l'astuce* ~~la malhonnêteté~~...j'aime mieux faire les choses honnêtement, moi *(du vil)*

HENRI. *(très digne et très durement)* Je vous méprise. Tout ce qui m'est venu de vous, s'enveloppe maintenant de dégoût.

DENISE. Ah, oui,... et après? (Un silence)

HENRI. (presque malgré lui) Ton amant t'a ~~lâchée?~~ *quitté?*

DENISE. Depuis avant'hier. Lui aussi, ça l'avait dégouté... Tu pourras faire des phrases comme lui...le lendemain, il est revenu me supplier de le laisser rentrer...^{*(changement de ton)*} ah! ce n'était plus Marignon, tu sais... c'était Bricoulin.

HENRI. Le romancier?

DENISE. Celui qui vient de faire un livre sur Marie-Antoinette et l'élégance française. Comme la femme de chambre lui avait défendu ma porte, il a prononcé un discours sur le carré:

"Il me semble qu'en vous possédant de nouveau, je me ferai à moi-même une injure digne de votre ~~trahison~~ ^{*cochonerie*} et de ma déchéance; mon amour triomphera avec des cris de joie et de haine."

HENRI. ~~C'était élégant et français; qu'as-tu fait?~~

DENISE. ~~J'ai~~ fait chercher les sergents de ville.

HENRI (hésitant) Marignan, qui était-ce?

DENISE. Tu ne sais pas? Vrai, tu ne sais pas?

HENRI. Je ne sais pas.

DENISE. Tu blagues, tu ne le connaissais pas, Marignan?

HENRI. Non.

DENISE. Celui qui est venu après toi, tout de suite.

HENRI. Ah,?

DENISE. Oui...Il attendait, tu comprends (Henri reste impassible) Oh! ce que tu m'agaces~~!~~ à faire la ^{la serin} bête comme ça! Tu ne vas pas encore me dire que tu ne sais pas ce qui lui est arrivé il y a huit jours?

HENRI. Je ne sais pas.

DENISE. Alors, voilà...Tu me fais voir du chemin, mais c'est égal...Il a été très chic; il était retourné à Amiens, chez son père, un vieux magistrat qui lui refusait ^{de payer son oeil} la galette.

Marignan avait ^{digéré} bouillotté le dernier sou~~s~~ de l'héritage d'une tante: C'est Lucie Darlaud qui ~~lui~~ avait flambé ^{le restant} son dernier fafiot, pendant que je me mettais avec Bricoulin. Il aurait pu se faire une situation dans les cercles de jeu, Marignan; c'était un beau ~~et~~ bel homme; seulement...quoi...il avait des ^{principes} absences ayant bu dans sa vie plus de champagne qu'il n'en faut pour faire ~~tourner~~ ^{trois} un moulin...~~Ses cinq bouteilles par jour depuis dix ans...et les années de champagne comptent double, comme il disait...Alors, rentré à Amiens, qu'est-ce qu'il a fait? Il a invité toute sa famille à dîner au restaurant, ses amis, ses parents, sa mère. Et au dessert... non, c'est épatant tout de même...il a dit à Messieurs les Invités: "je vais vous faire une bonne surprise"~~ et il s'est brûlé la cervelle à ta-

ble. C'est avoir le sentiment de la famille, ça, dis, mon chéri ?
C'est égal, pas vouloir être la

HENRI. ~~Cristi, que dis-tu de ça!~~

DENISE. ~~Devant sa mère, je trouve que c'était tout de même,~~
mais il n'y a pas de quoi se vanter. Devant sa mère, je
un peu fort, dis, mon chéri.

HENRI. ~~Oui.~~

DENISE. ~~Qu'on se tue, je comprends ça.~~

HENRI. La balle a dévié sur un os; il n'est pas mort.

DENISE. Ah... (sursautant) Tu vois que tu connaissais l'histoire!!.

HENRI. Je voulais savoir quel effet ça t'avait fait.

DENISE. (sincère) Oh, il n'y a pas; ça m'a fait quelque chose, le pauvre... mais enfin, il n'avait plus le rond, faut être juste aussi.

HENRI. Pourquoi ne reprends-tu pas Bricoulin?

DENISE. Parce que celui que je reprends, c'est toi. Ça a assez duré maintenant.

HENRI. Et si je ne veux pas?

DENISE. Si tu ne veux pas, ça sera plus difficile; car, évidemment, il faut être deux pour faire ça. Mais tu voudras, je suis tranquille.

HENRI. A cause de quoi?

DENISE. A cause de tout ce que je sais de toi et de moi. Je vends toujours du bonheur. J'ai un stock. Es-tu acheteur?

C'est à la ~~hausse~~ ^{bonne}... Oh, m'ami, tu n'as jamais été pris que par moi; tu m'as dit une fois que j'avais été dans ta vie comme un coup de fusil, la nuit dans la campagne... et quand un homme comme toi dit ça à une femme comme moi...

HENRI. C'est qu'il a eu le tort d'oublier qu'une femme comme

toi, n'est pas faite pour ^{Lui} un homme comme moi s'y attache.

DENISE. La barbe! Il faut que je te dise aussi: je savais que tu m'aimais toujours; je le savais parce que aucun de ceux à qui tu ^{as dit} affirmais que tu ne m'aimais plus ne s'y est trompé. On n'y coupait pas.

HENRI. ~~Très drôle!~~

DENISE. Laisse donc! Ca t'a bien avancé de faire le fort... ^{mais que tu sais que j'ai très bien vu ce que tu pourrais toujours me regarder} est-ce qu'un jour que tu avais dîné au restaurant avec ton cousin, le Consul, machin-chose, tu sais bien...tu ne t'es pas laissé aller ^{au dessert} à te lamenter comme un gosse ~~au dessert?~~

HENRI. Et j'ai dit que c'était pour toi que je me lamentais ?

DENISE. Non, tu as dit que c'était pour ma voix de rêve, le grain de ma peau, mes yeux impurs, est-ce que je sais moi...

*pour mes seins qui tant de bouches
sur cou et de tant de baisers...*

Et tu as fini par prendre ta tête dans les mains, les coudes sur la nappe, et par sangloter: "je suis un malheureux"! ^{Tu es}

HENRI. C'est comme ça que les histoires ^{et maintenant} s'arrangent. Qui t'as fait ce ^{compte} ~~compte~~?

DENISE. Ton cousin.

HENRI. Où t'a-t-il dit ça?

DENISE. Dans un bar, une nuit.

HENRI. Il devait être abruti d'alcool.

DENISE. C'est possible, mais ça ne paraissait pas; c'est un homme habitué à se tenir devant les domestiques quand il a bu, à cause du consulat. ^{(et} Faut pas te frapper; il y avait un tas de gens: des artistes, des femmes, des hommes d'écurie...

HENRI. Je ne suis pas responsable de ce qu'on dit dans les bars, devant des ~~hommes~~^{gens} d'écurie. (*un silence*)

DENISE. Ecoute, mon petit, il ne faut pas me pousser, parce que si tu me pousses, je te dirai d'autres choses, des choses qui t'embêteront.

HENRI. Que tu crois...

DENISE. Tu n'as pas fait de confiance à Paul Vérin?

HENRI. Si j'ai fait des confidences à Paul Vérin, je les lui ai faites comme à ~~mon~~^{un} ami ~~le plus~~ sûr, *un ami fraternel, un autre moi même.*

DENISE. Que tu crois... Tu en as, une couche de candeur!

HENRI. Regarde-moi donc en face, et dis moi que Paul t'a répété ~~des propos que j'aurais tenus sur toi.~~^{tu}

DENISE. Dis-moi donc un peu que tu ne lui as jamais écrit à mon sujet?

HENRI. Il nés'agit pas de cela.

DENISE. Tu lui as écrit.

HENRI. Je lui ai écrit souvent.

DENISE. A mon sujet ?

HENRI. Non

DENISE. Tu n'étais pourtant pas menteur, avant; ~~ça te sera venu depuis que tu fréquentes des femmes honnêtes.~~ Tiens, mon chéri (elle cherche une lettre dans son sac) voilà (elle se recule) c'est bien ton écriture, là "Mon cher Paul" (Henri ne répond pas) Je te lis la fin: "J'ai raturé son nom (son nom, c'est Denise, voir plus haut) du livre de ma vie d'un coup de plume si furieux que le papier en a été crévé...Mais,

maintenant que le geste ^{est} fait, comme je ne voudrais ne plus penser, ne plus jamais penser: je suis à bout de forces! Je voudrais hurler

hurler comme une bête blessée... »

HENRI. Ca suffit...

DENISE. Non, non, laisse moi continuer, mon chéri; tu écris très bien, tu sais, quand tu es dans cet état-là "Je voudrais hurler comme une bête blessée, hurler comme un chien fou. Je voudrais, pour ne plus m'entendre, pour arrêter le travail de mon cerveau, ~~m'~~^{me}étourdir avec mon hurlement, l'élever jusqu'au ciel, vider ainsi ~~la souffrance qui m'emplit~~^{de ma souffrance}, sortir de moi-même, ~~et rendre dans la nuit la frénésie de mon mal...~~^{épandre}"

HENRI. Comment t'es-tu procuré cette lettre. ?

DENISE. Je savais que tu lui avais écrit. Je lui ~~demandé~~^{ai} de venir me voir; il est venu.

HENRI. Et il ~~te a remis cette lettre en échange de...~~

DENISE. Puisque c'était le seul moyen d'avoir la lettre.

HENRI. Ah!

DENISE. Et, tu sais, pour m'appliquer celui-là, il ~~fait~~^{fallait} tout de même que je t'aime bien.

HENRI. (grave) Il n'est pas un jour, pas une heure, où je n'ai pensé à toi, depuis six mois. Ce que j'ai souffert, je ne te le dirai pas; ~~ce n'est pas à toi, que je dois compte de ma peine; moi seul je l'ai voulu en te quittant après ta trahison si basse; mais j'ai souffert plus que je ne l'ai mérité~~

DENISE. Et surtout plus que ce ne vaut. ^X J'en ai connu d'autres comme toi: tu es envertiginé; voilà tout. Vois-tu, m'ami, il ne faut pas réfléchir; il ne faut pas résister; on doit prendre les femmes qui vous portent à la peau pendant qu'elles s'offrent; pourquoi te tourmenter avec autre chose...des mots... avec des idées qu'on se fait, que des autres vous ont faites... quand je pense qu'à cause de moi, tu as ~~pleuré~~^{goulu} comme ça toute

une nuit; est-ce qu'il faut avoir un coeur à ton âge comme on en a un à quinze ans; est-ce que les petits moineaux retournent au ^{nid} quand ils savent voler? (~~Ici on entend les enfants, qui chantent une ronde du pays~~)

*D'abord tu es toujours
lu un grand tort avec moi, mon bibi; c'est
à un peu un temps après la liberté, à bien
faire de la liberté, dans mon état...*

H - ~~Telle que tu es, tu n'aurais en rien pu rendre l'hostilité...~~

*D. ~~Particulièrement (elle le regarda dans le regard et veut
s'approcher de lui. On entend les enfants qui
chantent une ronde du pays)~~*

DENISE Qu'est-ce qu'ils chantent là, les mêmes?

HENRI. C'est une chanson de mon pays (ils écoutent; le coeur s'éloigne)

DENISE. Ecoute-moi, pourquoi mens-tu aux autres et à toi-même ? ^{deux ou trois, après le moment, en lui}
~~en disant que tu n'as pas espéré depuis six mois me revoir, au détour d'une rue, au théâtre, chez toi, dans notre ancien chez-nous? Tu as cru qu'en te délivrant de notre collage par un coup de poing tu t'es délivré de la faim et de la soif que tu as de ^{mon} Denise; tu as pris de moi ^{deux} tout de choses ^{à moi, tu n'as} que tu étais devenu presque moi!~~

HENRI. C'est vrai; j'ai passé plusieurs jours à me tâter pour vérifier ce que tu ^{m'}avais laissé d'intact ~~en moi.~~

DENISE. ^(riant) Comme un ^{partie} promeneur qui s'est tiré des apaches, ~~se fouille pour savoir si on lui a pris sa bourse et sa montre (presque~~

émue) tu es mon homme, le seul, parce que tu es grand, tu es beau, tu es calin, et tu es bon. J'ai été folle...je ne savais pas...je n'étais pas sûre avant de venir...mais maintenant je sens que c'est tout de même toi qui auras toujours le meilleur morceau...je te demande pardon, tiens, maintenant, puisque tu as pleuré

HENRI. Ce n'est pas toi qui m'as fait pleurer.

DENISE. J'ai connu un type dans ton genre...il y a au moins cinq ans, quand je refusais de me décolter dans le dos pour aller au café, il pleurait comme toi.

HENRI. (Se resaisissant) Oui, tu as raison, c'est la même chose.

DENISE. Tu vois bien, c'est de l'enfantillage; quand tu seras redevenu mon ^(Ça va avec l'enfant!) ~~amant~~, je serai soumise et ravie et amoureuse, faisant ce que tu permettras, ne faisant pas ce que tu m'auras défendu, toujours prête à ~~me donner quand tu voudras.~~

HENRI ^(murmure) Oui.

DENISE. Est-ce que tu peux te faire à cette idée, que demain un autre ^{homme} ~~homme~~ plus malin que toi ^{aura} ~~ta~~ petite femme pour lui tout seul, avec sa belle ^{grosse} ~~grosse~~ gueule d'enfant d'amour qu'au lieu de toi, ^{c'est} ~~celui~~ qui ^{possède} ~~possède~~ mes ^{pensées} ~~les~~ pensées secrètes, ^{mes} ~~et~~ tout ^{mon} ~~mon~~ petit ^{moi} ~~moi~~ - même ?
est-ce que tu ne te mordras pas les poings d'avoir été poire?

HENRI. En effet.

DENISE. Je te parle comme ça parce que je t'aime et que tu as de l'argent-Oh, certainement, parce que tu as de l'argent, ~~car~~ enfin, grâce à ton argent, je puis m'offrir au moins une grande partie de ce qui me fait en vie, du luxe, du crédit, ~~mon~~ auto, un appartement et de l'argent de poche. A quoi ça servirait de s'aimer, sans ça. Quand ^{on} sera mort, on sera bien avancé de se

comme tu m'aime

~~t'~~^{être} refusé. Je sais très bien ce que je dis; le chichi me rend malade, je ne peux pas; je ~~ne~~ n'ai jamais été pour les choses comme on en écrit dans les romans, moi. C'est parce que je suis franche que les hommes m'ont toujours gobée.

HENRI. C'est peut être plus vrai que tu ne penses

DENISE. Oh! je parie que tu as dû chercher auprès d'autres femmes, ~~des n... et une connaissance de l'amour comme la mienne.~~^{nerfs} Mais vois-tu, quand on a dormi chez moi, on ne se met plus qu'en baillant dans d'autres bras, dans des bras d'honnêtes femmes.

HENRI. Tu en as connu, des honnêtes femmes?

DENISE. Oh, j'en ai connu, tu parles; j'ai eu des types qui me parlaient tout le temps de leur soeur et de leur fille... ~~les petites eies blanches...~~ au fond, ce sont des femmes comme nous, elles n'ont pas moins de vices; seulement, il leur manque les moyens de s'en servir (geste nerveux d'Henri) Tu ne dis plus rien... ça t'embête que je n'admire pas les honnêtes femmes?

HENRI. (Après un silence et un effort) Allez-vous en.

DENISE. Tu dis?

HENRI. Jé dis: Allez-vous en: vas t'en, mon petit.

DENISE. Non?! Tu ne veux plus de moi?

HENRI. Si, c'est pour ça...

DENISE (s'sseyant) C'est vrai? *(après un moment de stupéfaction)*

Eh bien, ~~c'est vrai~~, tu en es un de phénomène! Comment, j'apprends que tu hurles, je reviens pour te faire taire et au lieu de me dire merci, tu me dis de ~~aller~~ ^{aller} ~~te~~ ^{frappée} d'une idée :

~~c'est la purée~~, tu es dans la purée, comme Marignan! *Il a un air*

HENRI. ~~Oui!~~ ^{Denise. Ah} ~~et~~ bien, je n'ai jamais fait ça pour personne, mais ça durera ce que ça durera

*Il a un air...
de pain de sucre
et de sucre...*

HENRI. ~~Non~~, je t'en supplie, Denise, vas t'en.

DENISE. (Tout à coup furieuse) ^{M'ami!} tu es trop bête, et moi trop bonne, ^{ami!} c'est moi qui ne veux plus maintenant, tu entends, il fallait profiter de suite, ^(entre en hâte) dire que si c'était chez moi, je n'aurais qu'à ôter mon corset... On m'y reprendra, à venir à des fêtes de bienfaisance.

(Henri reste assis immobile, tambourinant sur la table, l'oeil lointain)

DENISE. Dis donc espèce de ~~muffe~~, ^{pignouf m t liant par ta voix} tu ne vas pas me laisser partir ~~comme ça au moins?~~ ^{Comment je} Tu saigneras bien me reconduire ^{à la grille} jusqu'à ma voiture...

HENRI. Je suis à tes ordres...

DENISE. ^{Adieu, muffe! ... adieu mon amour! ... grand} Ton bras... ~~dire que j'avais compté sur toi pour une limousine, quarante chevaux, comme celle de Lucie DARLAUD...~~ ^{je puis qu'il ira s'en vanter...}

SCENE XII.

LE BARON, CHANTOIRE, PUIS LA BARONNE ET HENRIETTE.

(Le rideau s'écarte, et dans le bruit des applaudissements, Chantaire, très rouge, très excité, reparaît.)

CHANTOIRE. Ouf! quel succès! Je croyais qu'ils allaient me garder.

LE BARON. Vous avez été admirable. Votre œil étincelait.

CHANTOIRE. C'est le col! J'ai frisé l'apoplexie (Il enlève le col et tombe dans un fauteuil) Je n'ai pas abusé?

LE BARON. Vous avez vu qu'on ~~l'~~en redemandait.

(Entre Henriette et la Baronne)

LA BARONNE. Ah, Maître, Maître! j'ai pleuré.

CHANTOIRE. Oh, c'est trop!

HENRIETTE. Vraiment, j'ai été très émue. Les vers sur le clocher, surtout...

CHANTOIRE. Je voudrais le tub....

LA BARONNE. Oui, ne restez pas là; je vais avec vous voir si l'on vous a préparé ce qu'il vous faut.

LE BARON. Votre manuscrit...le rédacteur du ^{de l'écrit} ~~Figaro~~ l'attend pour son journal.

CHANTOIRE. Voilà, recommandez-lui la ponctuation. C'est de toute importance (Le baron s'en va) (à la baronne) Je vous suis, je vous suis (ils sortent)

SCENE XIII.

ALFRED, HENRIETTE.

ALFRED. Veux-tu que j'aïlle te prendre demain vers trois heures?

HENRIETTE. Tu me sors? C'est gentil, ça devrait ^{/t'} arriver plus souvent. Nous irons au bois.

ALFRED. Si tu veux, mais je pensais au notaire...ta signature, pour mes 25.000: c'est pressant.

HENRIETTE. Ah...oui, viens me prendre.

ALFRED. A demain, petite soeur. Je te laisse. Fradin te ramène en auto?

HENRIETTE. Non.

ALFRED. Tu as tort... spécimen intéressant, Fradin...il t'a regardé pendant tout le temps que Chantoiner déclamait

HENRIETTE. Laisse-moi tranquille...tu m'agass^e!

ALFRED. Entre pays, on s'ympathise tout de suite...allons, demain, trois heures.

HENRIETTE. Au revoir (Alfred sort)(Henriette réfléchit longuement.)

SCENE XIV.

HENRI, HENRIETTE.

HENRI. Touteseule?...Comment a été Chantoir?

HENRIETTE. Emouvant!, dans tout cet artificiel. Il a vraiment beaucoup de talent.

HENRI. Le jeu des mots, ça étourdit.

HENRIETTE. Ça va jusqu'à griser...ça console.

HENRI. De quoi?

HENRIETTE. De toutes les petites malpropretés, ^{particuliers à grand. ville,} ~~du train train~~
~~journalier~~, ^{des compromissions, des vilains calculs, du conflit d'intérêts -} de tous les gens dont l'âme est cupide et égoïste.

HENRI. Vous en rencontrez quelquefois?

HENRIETTE. Je viens d'en voir un.

(Compromant)

HENRI. Ah!...oui, ça console aussi des amis qui trahissent vingt ans d'affection fraternelle pour acheter une caresse de femme...et encore des femmes qui mentent et qui avilissent.

HENRIETTE. Vous en connaissez? fréquentez?

HENRI. Je viens d'en voir une.

(Compromant)

HENRIETTE. Ah!...vous êtes triste?

HENRI. Oui...(Un silence) Elle me quitte à l'instant.

HENRIETTE. Denise?

HENRI. Oui. ^{Un} ~~En~~ revenez-y. J'ai refusé de renouer.

HENRIETTE. Refusé pour longtemps?

HENRI. Pour toujours, j'espère. Je ne sais pas: ma vie est vide; je me fais peut-être illusion. Ne me parlez pas de ça; je ne me trompe pas sur le sentiment qui vous guide; je vous sais bonne, je suis assuré que vous êtes sincère; la ville ne vous a pas salie, vous; vous venez de là-bas; vous, vous gardez quelque chose de la bonté et de la santé de nos vergers, des arbres dont les bras tendent des ~~présents~~ ^{fruits} en offrande et qui versent des pensées de paix avec leurs ombres; vous êtes la seule qui depuis des mois me parlez de ces choses, sans me ~~trahir~~ ^{Crisper}

ter jusqu'à la souffrance...qui vous a faite ainsi ma confidente, imprévue, affectueuse et discrète? Pourquoi n'ai-je pas songé un instant à m'offenser de la compassion que j'ai ~~eue~~ *vue* tout à l'heure dans vos yeux, puisque la compassion des autres m'est odieuse? N'est-ce pas l'évocation du pays qui a fait cela, n'est-ce pas lui ~~qui fait~~ *la cause* que nous sommes d'intelligence, que nos âmes, sans s'étonner, se découvrent fraternelles?

HENRIETTE (à part) Tout est venu trop tôt ou trop tard dans ma vie.

HENRI. N'est-ce pas que vous sentez, comme moi, son empire mystérieux et fort...(la nuit commence à venir)

HENRIETTE. Je ne sais pas bien. Il faudrait être là. Il me semble que j'aurais d'autres yeux, un autre coeur, là-bas, que les mille voix secrètes des choses me parleraient encore comme elles me parlaient quand j'avais quinze ans...quand j'étais une petite jeune fille un peu joyeuse, un peu grave, un peu effrayée aussi de penser à tout ce qu'il devait y avoir d'inconnu derrière le mur de la maison natale...

HENRI. Oui, nous reconnaîtrait-il, le pays? M'accueillerait-il comme autrefois, si lointain, derrière tant de routes, de villes et de vallées? Me comprendra-t-il encore, le grand hêtre pourpre de ma maison de Chavannes, qui me regardait, par dessus ~~le~~ ~~des~~ ~~boscu~~ ~~de~~ la colline, vivre et grandir, lire des vers d'amour, et rêver à des affections qui ne sont pas venues?

HENRIETTE. Pour moi, c'est le parc de Chaumeilles, qui surgit dans un prestige: mon enfance s'y est enfermée; il m'aimait mais il était ignorant, comme moi-même. Il m'offrait ses sources, ses buissons et ses fleurs; il me donnait tout ce qu'il pouvait me donner; mais quand je lui demandais de m'instruire

sur la vie, de me conseiller et de m'avertir, les grandes arbres balançaient leur cîme, comme font les vieillards, inquiets et incertains, qui hochent leur tête grise quand on les questionne sur ~~une époque qu'ils ne connaissent plus.~~

HENRI (s'exaltant) Pourquoi le parc ne vous a-t-il pas gardée; pourquoi n'a-t-il pas mis auprès de vous, pour vous comprendre, (il lui prend la main) un ami avec qui vous eussiez pensé tout haut, un ami qui, doucement, à cause de votre beauté et de votre âme fraîche, eût associé sa vie à la vôtre, en vous aimant d'amour? Qu'il eût été heureux celui-là!

HENRIETTE. Il me semble que j'eusse été heureuse aussi (un ^{long} silence) J'ai presque du bonheur, ce soir.

Le RIDEAU tombe lentement.